

Postface

Daniel-Henri Pageaux
Sorbonne Nouvelle – Paris III

Le lecteur de ce beau numéro des *Cadernos de Literatura Comparada*, parvenu au terme d'une suite passionnante d'excursions dans les espaces les plus variés, sera sans doute surpris d'apprendre que l'ensemble qu'il vient de parcourir ne représente que la moitié des contributions qui ont été présentées lors du Vème Colloque luso-hispano-français qui s'est tenu à l'Université de Porto les 23 et 24 avril 2015. Il est vrai qu'une large part des travaux qui ne figurent pas ici portaient sur l'œuvre de Jules Verne et constituaient donc, en soi, un ensemble relativement homogène et autonome, même si cet hommage hors norme adressé à l'auteur des *Voyages extraordinaires* donnait un indéniable dynamisme à certaines lignes de réflexion que l'on retrouvera sous d'autres formes ou que tel ou tel roman "vernien" permettait de relancer un dialogue avec ce qui demeure le thème premier du colloque: "écrire le lieu, fictionnaliser l'espace".

Sans vouloir jouer sur les mots, remarquons que nombre de communications illustrent aussi l'inverse: écrire l'espace, fictionnaliser le lieu... J'oserais même dire que les enjeux d'une certaine géopoétique, telle qu'elle apparaît au gré des interventions, font apparaître un curieux jeu de miroirs entre lieu et espace, entre écriture de la terre ou du monde (relevons l'étymologie: géo-*graphie*) et rêverie sur certains espaces spécifiques. Je n'en donnerai qu'un seul exemple: la contribution de notre collègue Alain Montandon, une des deux interventions en séance plénière, dont le point de départ "imaginer la géographie,

rêver la carte” constitue un superbe défi lancé à la “science” ou à la “pratique” géographiques. L’attention se porte ici sur ces pages blanches des *terrae incognitae* qui font du romancier (et par là même du lecteur) un substitut inattendu de l’explorateur.

Il a été par ailleurs utilement rappelé, au cours du colloque, que Verne avait toujours revendiqué l’appellation de “roman géographique” pour définir la série que l’on connaît des soixante-deux “voyages extraordinaires”. On retrouvera cette sorte de préoccupation et aussi ce sous-genre romanesque avec le géographe français devenu romancier Désiré Charnay, quelque peu oublié, mais qui a été relu comme “un des pères français de l’américanisme”, ou avec le Brésilien Joaquim Manuel de Macedo, ou encore, pour le XX^e siècle, avec le romancier espagnol Miguel Delibes qui a été abordé comme géographe pour donner un relief particulier à ses descriptions mais aussi à la sensibilité très vive qu’il montre et exprime face à certains paysages. Dans une perspective plus synthétique, voire typologique, une enquête à partir de Stendhal et Balzac et de la notion de roman géographique a permis de cerner quelques stratégies d’écriture dite “réaliste”, fournissant ainsi des éléments assurément suggestifs pour un parcours romanesque du XIX^e siècle. Rappelons: le lieu comme moment descriptif, comme cadre en compétition avec le personnage, la peinture du caractère; l’espace révélateur au service des données psychologiques; l’espace témoignage, enfin l’espace promu acteur.

Une très fine contribution d’un géographe sur l’écrivain américain Richard Braudigan met en évidence une “inversion” de l’écriture de la terre (insistons: *géo-graphie*) dans la mesure où l’image, la métaphore ou la comparaison qui permettent en général d’accéder à une certaine compréhension du monde proposent en fait des énoncés énigmatiques. C’est à un autre renversement qu’on assiste dans deux textes (le *Horla* de Maupassant et *Bartelby* de Melville) qui s’écartent de façon significative et très différente l’une de l’autre, de l’espace dit réel. Et l’on retrouvera chez le romancier québécois Hubert Aquin cette volonté de mêler géographie référentielle et imaginaire en une cartographie romanesque originale et de proposer une véritable “pensée spatiale” du roman. Mais on note que la question des rapports entre géographie “réelle” et écriture poétique de l’espace se pose très tôt, dès lors qu’il s’agit de mettre en texte un espace ou des lieux nouveaux,

inconnus, sans références culturelles reconnues, comme par exemple avec les Indes des premiers poètes épiques castillans qui ont glosé les découvertes et la conquête.

En faisant du référent géographique le ... lieu où s'articulent réel et imaginaire, on mesure à quel point les contributions qui ont pu se réclamer, de près ou de loin, de la géopoétique, ont de fait exploité les ressources et les virtualités de ce que l'on nomme justement "l'imaginaire". Nombre de travaux peuvent à bon droit illustrer des "territoires de l'imaginaire" pour reprendre le titre du volume d'hommage (Seuil, 1986) adressé à Jean-Pierre Richard. On peut et l'on doit parler d'un imaginaire géographique au demeurant polymorphe et qui déborde le cadre proprement dit de la fiction (et aussi celui du colloque...), par exemple dans le cas de la littérature de médiation, dans nombre d'essais, traversés, enrichis, subvertis par la fiction. Je songe en particulier aux écrits du Triestin Claudio Magris, ou aux enquêtes méditerranéennes du francophone et francophile Predrag Matvejevitich, à mi-chemin entre rêve et érudition. Je mentionne également, culture portugaise oblige, Miguel Torga qui s'est défini lui-même comme "géophage" et d'une manière générale à ces écrivains pour lesquels la poétisation du lieu ou la localisation poétique ou la rêverie spatiale est un des éléments fondamentaux de leur création poétique. Aussitôt les noms de Philippe Jaccottet, de Yves Bonnefoy ou de Marguerite Yourcenar me viennent spontanément à l'esprit, associés au Mont Ventoux, à "l'Arrière-Pays" ou à la Villa Hadriana.

Parler de géographie sentimentale, même si l'expression est séduisante, ou d'esprit ou de génie du lieu, même si la notion permet un trajet diachronique de l'Antiquité à Michel Butor, ne suffit décidément plus. C'est pourquoi un moment de réflexion a été fort opportunément ménagé pour examiner ce qu'il est convenu d'appeler le *spatial turn* ou "tournant géographique" qui marque assurément depuis plus de deux décennies une évolution dans l'approche des textes et des études littéraires. Trois contributions ont permis de dresser un bilan sur les apports théoriques, méthodologiques qui sous-tendent cette nouvelle orientation critique ou plus largement ce faisceau de problématiques dans lequel on retrouve la géohistoire de Fernand Braudel, la géocritique autour des travaux de Bertrand Westphal, la géopoétique de Kenneth White et la "pensée-paysage" de Michel

Collot. On peut assurément parler de “changement de paradigme” que favorise une intense transdisciplinarité et, d’une façon plus immédiate et concrète, observer l’émergence de nouveaux questionnements posés au texte littéraire à partir de notions telles que celles de “lieu”, de “territoire” ou de “paysage”.

On parlera à juste titre d’avancées qu’il est loisible d’observer d’abord dans des applications pédagogiques spécifiques, et il est tout à fait significatif que deux interventions sont des comptes rendus d’expériences qui accordent toute sa place à l’espace dans une perspective didactique. Mais c’est évidemment dans certains champs de recherche plus précis qu’il faut aller chercher ces avancées qui dynamisent une partie substantielle de la thématique du colloque et donnent toute sa valeur au présent volume. Je retiens plus particulièrement la littérature de voyage, le thème de la ville et la notion transdisciplinaire de paysage.

S’agissant du voyage, de la littérature viatique aux frontières génériques très poreuses, la question de la transcription poétique du déplacement a été examinée en fonction des “apports réflexifs” de la géocritique. Trois autres études reprennent de façon plus précise les enjeux d’une écriture polymorphe et les modalités d’expression d’imaginaires très divers. Qu’il s’agisse du *Rhin* de Victor Hugo ou de l’Andalousie des Romantiques, il s’agit moins de transcrire que de restituer une rêverie sur les monuments, les paysages et, là encore, le jeu entre espaces réels, “choses vues” et lieux légendaires, espaces féériques, mythes perdus et retrouvés par le travail de l’écriture.

L’espace urbain, mais aussi l’imaginaire urbain ont retenu tout particulièrement l’attention avec cinq études qui font passer de l’Acadie et de la capitale littéraire émergente de Moncton à la Goiânia illustrée par le poète brésilien Gilberto de Mendonça Telles, en passant par le Paris de Patrick Modiano et la Venise des écrivains italiens post-romantiques. On retiendra d’un point de vue théorique la notion d’urbanité qui accorde à la ville une promotion d’ordre à la fois sociologique et poétique dans le temps même où la ville se métamorphose en un espace de “métropolisation” ou se fragmente en villes “péri-urbaine” ou “sub-urbaine”.

Quant à la notion de paysage, entendue dans un sens assez large, on ne peut qu'être sensible aux nouvelles images qu'elle suscite: comme paysage "sonore" et "olfactif" à l'œuvre dans le grand roman "réaliste" brésilien, *O Cortiço* d'Aluisio de Azevedo, comme paysage sous-marin, submergé, sous forme d'épaves, dans les récits d'exploration de Jacques Yves Cousteau et Frédéric Dumas, comme espace féerique dans un conte de Perrault ou comme espace rural, à cheval sur les espaces belge et ardennais que la notion de "hameau" permet de découvrir. On appréciera à cet égard les rares occurrences où il est possible de surprendre l'émergence d'un vocabulaire proprement géographique dans la fiction.

Faut-il s'engager dans une typologie des lieux pour mieux cerner les préoccupations et les interrogations qui ont présidé à ces travaux dont on doit souligner encore la variété et la richesse? Assurément, le hameau, mais aussi l'épave, mais encore l'ailleurs et son aura poétique nous invitent à entrer plus avant dans une revue dans laquelle le "milieu", au-delà de possibles connotations positivistes, n'a pas perdu toute sa vitalité. On pourrait y ajouter, en sortant du *corpus* du colloque, la "route", lieu de la rencontre et de l'échange, si l'on se souvient de l'incipit de *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, le bateau, route flottante, et c'est la séquence aperturale du *Siècle des Lumières* de Carpentier; ou le promontoire, et l'on revient au São Leonardo de Galafura chanté par Miguel Torga. On découvrira comment l'espace se fait spectacle avec la ville en se démultipliant, pour ainsi dire, en des lieux propices à la rêverie et à l'écriture, qu'il s'agisse de la rue, le coin de la rue où commence l'aventure, si l'on en croit André Breton, mais aussi, de nos jours, le centre commercial, le bar, voire du "mur", nouveau support pour l'écriture.

Je n'oublie pas la distinction faite par l'Antillais Edouard Glissant, reprise par le romancier Patrick Chamoiseau dans *Ecrire en pays dominé*: "Le lieu est l'ouvert et vit de l'ouvert. Le territoire dresse frontière". Le lieu a à voir avec l'ailleurs du poète ainsi que le déplacement qu'opère toute réflexion quand elle est celle menée par l'essayiste. Il est aussi espace d'échanges entre images, formes, genres poétiques. Le lieu est indissociable du point de vue, qu'il s'agisse de l'artiste ou de l'écrivain. C'est la relation entre espace à voir et à

vivre et espace à écrire qui donne son sens au lieu. Il n'est pas de lieu sans expérience personnelle, émotionnelle, sentimentale qui se transformera en expérience poétique.

Il est possible de reprendre la petite douzaine et demie d'articles ici recueillis¹ pour vérifier comment ils se redistribuent selon trois grands ordres de réflexion qui ressortissent à l'histoire culturelle, à la poétique et à l'imaginaire, lequel entre pour ainsi dire en compétition avec le niveau social et historique. Au plan historique, il est important de voir comment les prestations des géographes nous rappellent les origines de la pensée géographique et son âge d'or au XIX^e siècle. Aux côtés de l'historien Michelet, si souvent géographe – faut-il le rappeler? – il convient de remettre en mémoire Vidal de la Blache et son fameux “Tableau” qui reste à la base des propositions de la géohistoire de Braudel. Mais en évoquant l'histoire culturelle, je ne pense pas simplement à une nouvelle chronologie, mais bien plutôt à de nouveaux questionnements, pour reprendre un mot déjà utilisé. Parmi ceux-ci, retenons l'idée de “capitale littéraire”, indissociable de la constitution d'un champ littéraire défini et d'une littérature institutionnalisée.

On a vu, dans une perspective plus largement poétique, combien la réflexion sur l'espace est tributaire de textes qui de plus en plus ont effacé toute frontière générique et même toute frontière entre littérature et arts plastiques ou cinéma, faisant ainsi de nouveaux espaces non seulement riches en intertextualités, mais aussi en intermédialités. Peut-être faudrait-il aller jusqu'à poser la question d'une spatialité poétique ou de la spatialisation d'un texte par des voies poétiques. Le mot, et à un niveau plus élémentaire et fondamental le rythme, la ponctuation (ou son absence) deviennent des moyens de création de volumes nouveaux et d'altération de l'espace-plan du texte. Tout texte en prose et *a fortiori* tout poème, dans nos cultures occidentales, a pour préoccupation poétique première celle de rompre avec une fatalité : la surface plane et unidimensionnelle de la page, celle de la linéarité de l'écriture, redoublée par le temps de la lecture, elle aussi linéaire.

On aura aussitôt à l'esprit des expériences qui, depuis Mallarmé, ont pratiqué la mise en pièces du texte, ou ont eu recours à des subterfuges typographiques. Mais si l'on s'en tient au texte et à ses éléments constituants (la lettre, le mot, la structure), la poétique

invente des stratégies pour contester la surface plane et l'espace linéaire. Par exemple, la mise en abyme, en situation aperturale, médiane ou conclusive, obligent toutes trois à une relecture et à une réévaluation d'une histoire, d'un récit qui n'est pas tissé de manière une et univoque. Et aussi le contrepoint qui, en littérature, n'en est jamais un, au sens musical du terme. Et encore par tout un système de mise en échos des mots, de mise en réseau, depuis la simple répétition jusqu'aux jeux de récurrences de plus grande ampleur et de plus large extension ou diffraction au sein de l'espace textuel proprement dit.

Peu à peu se dessine une poétique qui est, pour une large part, la somme des moyens pour redistribuer, agencer les mots dans un texte conçu non plus seulement comme espace, mais comme volume, non plus un espace pour l'œil qui lit, mais pour l'oreille devenue principe de lecture. Je pense au Bachelard dans *La flamme d'une chandelle* suggérant "d'explorer avec l'oreille la cavité des syllabes qui constituent l'édifice sonore d'un mot". On est tout près de l'idée de "charpente phonique", l'une des bases, avec la répétition, de la poétique selon Roman Jakobson. La suggestion phonique, l'exploitation de tout ce que les mots tiennent comme en réserve (et pas seulement la connotation, mais aussi le cratylisme en opposition à l'arbitraire du signe) sont les moyens immédiats de proposer d'autres espaces, de faire en sorte que les mots soient porteurs de cheminements inédits et de continuités nouvelles pour l'imaginaire.

Celui-ci a fait l'objet d'interrogations multiples parmi lesquels on retiendra la notion de *topos* et celle de modèle. Mais au-delà de ce qui est une possibilité d'inventaire, l'imaginaire, interrogé du point de vue spatial, impose à l'étude l'impératif de sa "logique" et de son pouvoir. C'est tout à la fois une certaine logique et un pouvoir évident de l'imaginaire littéraire qui font que la petite ville d'Illiers, en Beauce, se nomme désormais Illiers-Combray, marquant ainsi le triomphe de l'imaginaire proustien sur le réel. Envisagée dans la perspective spatiale, toute littérature authentique tend à confirmer un rôle proprement fondateur, en conférant à la mise en mots d'un espace un lieu que l'homme peut "habiter poétiquement". On aura reconnu un fragment d'un vers célèbre de Hölderlin, mais tout autant l'écho d'un précepte mallarméen selon lequel la poésie "doue d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle".

Ce n'est pas là le moindre mérite de cette rencontre autour du "lieu" que de rappeler la "tâche" essentielle de toute création et, plus encore, les rapports complexes qu'entretiennent la littérature et cette "science humaine" qu'est la géographie, à partir de ce "réel" *avec* lequel et *contre* lequel s'élabore toute création, artistique ou poétique.

NOTES

¹ Deux autres publications se trouvent sous presse, résultant de la collaboration du groupe luso-hispano-français de chercheurs, *T3AxEL (Textes, territoires, technologies. Analyses croisées entre langages)*.